

## INTRODUCTION

Casimir Oberfeld est l'un des compositeurs de chansons à succès et de musiques de films les plus en vogue pendant l'entre-deux-guerres. Il a composé des succès d'Arletty, de Mistinguett, de Fernandel («Félicie aussi») et de Maurice Chevalier («Paris sera toujours Paris»). Il a signé la musique et les chansons d'une soixantaine de films. Dans les années 1930, il compte parmi ceux qui touchent le plus de droits de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique.

Il a composé pour des opérettes de café-concert, pour des revues de music-hall; il a créé de la musique religieuse, des chansons pour virtuoses du pianoforte, de nombreux tangos, fox-trot, blues, charlestons, rumbas, javas, des marches, des «one-step» et des «paso-doble».

En 1933, il a composé la musique du film *La Margoton du bataillon*, mis en scène par Jacques Darmont, avec Armand Bernard dans le rôle principal. En 1934, il en a déduit une opérette en trois actes et cinq tableaux créée le 22 décembre 1937, à Paris, au Théâtre de la Porte Saint-Martin.

Très vite, la mélodie de la musique du film, reprise dans l'opérette, a été plagiée. Elle est devenue la chanson officielle du Tour de France en 1937 sous le titre « La Fleur au guidon », puis un hymne militant pour le Parti socialiste en 1938 : « Le Chant de l'avenir ». En 1941, troisième plagiat, plus grave : la mélodie du refrain de « Maréchal nous voilà », le grand hymne soi-disant créé par André Montagard et par Charles Courtioux, a été totalement copiée sur la mélodie de Casimir Oberfeld.

Ceux qui préféraient chanter « Maréchal nous voilà » plutôt que *La Marseillaise* en zone occupée, comme ceux qui n'avaient pas le choix, ne savaient pas qu'ils entonnaient une mélodie écrite par un juif polonais qui allait mourir de froid dans la « grande marche » ayant précédé de peu la libération du camp d'Auschwitz !

Après la guerre, malgré les efforts de son ami le parolier Albert Willemetz, devenu président de la Sacem, le nom de Casimir Oberfeld est tombé dans l'oubli. Lorsque certains succès devenus des standards dont il avait composé la musique pour Fernandel ou pour Maurice Chevalier étaient rediffusés ou repris par d'autres, on ne mentionnait jamais le nom du compositeur...

En 2011, les recherches que j'ai effectuées pour mon livre *Paroles de l'ombre*, éclairées par les conseils de l'historien Georges Fleury, m'ont fait découvrir Casimir Oberfeld et l'affaire du plagiat qui a soutenu « Maréchal nous voilà ». J'ai alors rédigé un

## INTRODUCTION

article sur cette étonnante histoire. Trois ans plus tard, en septembre 2014, le destin m'a fait croiser la route de Casimir Oberfeld et j'ai découvert une première trace de lui dans les collections du musée des Lettres et Manuscrits : une carte postale datée du 28 septembre 1934, envoyée par Casimir à son ami le parolier Albert Willemetz afin de lui faire changer un mot dans l'un de ses textes, à la demande de Maurice Chevalier. Un mois plus tard, une certaine Isabelle Willemetz m'a demandé un rendez-vous professionnel pour me montrer un manuscrit original de Louise de Vilmorin. Elle était l'arrière-petite-fille du compositeur Albert Willemetz ! Troublé par cette coïncidence, je lui ai parlé de Casimir Oberfeld et elle m'a donné accès aux archives de sa famille.

Le plus incroyable était à venir : le 14 octobre 2014, alors que je prononçais à Genève une conférence sur la force de l'écrit, dans laquelle j'évoquais les problèmes de plagiat et le nom de Casimir Oberfeld, un auditeur m'a questionné sur mes sources, visiblement ému. Il m'a avoué qu'il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour que l'oubli n'engloutisse jamais le souvenir de Casimir Oberfeld. Il ne m'en a pas dit plus ce soir-là. Le lendemain matin, aux aurores, il m'a rappelé sur mon téléphone portable pour m'avouer qu'il était le fils biologique de Casimir Oberfeld...

Je ne pouvais pas ne pas réagir à ces signes du destin. J'ai donc cherché à transmettre la mémoire de Casimir Oberfeld après avoir interrogé son fils.

Ce livre retrace l'histoire de trois mélodies volées. Celle écrite par Casimir Oberfeld, juif polonais émigré en France pendant les Années folles, qui lui a été plusieurs fois dérobée. La mélodie de sa vie de compositeur, d'amant et de père, dont il a bel et bien été spolié. Et enfin, la mélodie de la vie de son fils Grégoire, longtemps restée secrète, et qui n'a pris toute sa signification que lorsque Grégoire Dunant-Oberfeld a enfin pu se lancer à visage découvert dans la quête de son vrai père.

Sur la première version de la couverture de ce livre, j'avais fait porter à Philippe Pétain l'étoile jaune. L'image devenait provocatrice. Elle pouvait choquer.

Par respect pour les 130 000 juifs de France concernés par le port de l'étoile jaune, par respect pour les 80 000 victimes de la Shoah, dont 1 000 enfants, qui vivaient dans le pays des droits de l'homme, j'ai finalement considéré que le maréchal Pétain n'était pas digne de la porter, ni de son vivant, ni 67 ans après sa mort.

Israël a fait de cette étoile un signe du souvenir : en 2003, pour le cinquantenaire du mémorial de Yad Vashem, l'État hébreu a émis un timbre sur lequel un ourson en peluche porte l'étoile jaune cousue sur son cœur, encadré par une liste d'enfants juifs victimes de la Shoah. Dans la mémoire collective et dans l'histoire, parce que nous n'oublions pas les 130 000 Français qui l'ont portée, la marque d'infamie décrétée par les nazis et approuvée par Pétain est devenue une distinction.

## PROLOGUE

### *La découverte de Grégoire*

Grégoire Alexandre de Donici est né le 20 juin 1942, à la clinique de Bois-Gentil, à Genève. La veille de la prise de Tobrouk par Rommel, et l'avant-veille du départ du troisième convoi de déportation des juifs de France du camp de Drancy vers Auschwitz : 1 000 déportés pour 24 survivants à la Libération. Six jours seulement avant que la BBC n'annonce au monde entier que 700 000 juifs avaient déjà été assassinés par les nazis, en se fondant sur les informations transmises par la Résistance polonaise.

Pour l'état civil, il est aujourd'hui le fils d'Élisabeth de Donici, d'origine moldave, mi-russe mi-roumaine, dotée de racines écossaises et américaines, et de Paul Dunant, suisse de père en fils, arrière-petit-neveu d'Henry Dunant, le fondateur de la Croix-Rouge. Mais il ne savait pas, enfant, que Paul Dunant, le seul « vrai » père dont il eut le souvenir, n'avait surgi

dans la vie de sa mère qu'en 1944, deux ans après sa naissance.

Il ignorait avoir été baptisé à la paroisse Sainte-Thérèse sous le nom de Grégoire Alexandre de Donici. Il ne savait pas qu'il était né en réalité de père inconnu. Que sa mère avait d'abord épousé à dix-neuf ans un Roumain d'origine arménienne, peut-être juif, un certain Vassili Barseq Anghel, dont elle avait divorcé à vingt-cinq ans. Il ne savait pas qu'elle avait vécu ensuite avec le dénommé Casimir Oberfeld entre 1938 et l'automne 1943. Il ignorait que Paul Dunant n'était devenu légalement son père adoptif qu'en 1949.

Il grandit à Genève, où sa mère le confie très jeune à une pension, la crèche de Fontanivent. Il est ensuite pris en charge par sa grand-mère Alvina, son aïeule d'origine écossaise et américaine, et il est choyé par ses grands-parents maternels. Car, du côté de sa mère comme du côté de sa tante Olga, pendant les huit premières années de sa vie, cela n'est pas vraiment le grand amour.

Entre 1945 et 1947, sa mère suit son père adoptif, Paul Dunant, à Tanger, où il développe ses affaires. Période paradoxale : Paul Dunant gagne beaucoup d'argent au Maroc en spéculant sur le change des devises, et engloutit simultanément la majeure partie de sa fortune en investissant dans le journal *Tel Quel*, «l'hebdomadaire de France», un périodique gaulliste fondé en septembre 1945 et imprimé en France.

## PROLOGUE

De retour en France, avec l'indemnité reçue pour la destruction du château de Beauval, sa propriété normande à l'époque du Débarquement, Paul Dunant achète une propriété à Biot, entre Nice et Antibes. Élisabeth reprend alors enfin son fils sous son aile, après qu'il a passé huit ans sans ses parents.

Grégoire Dunant quitte la Suisse pour la France en 1949. Il est initié au latin dès l'âge de neuf ans par un abbé, grand adorateur de Pétain, qui enseigne dans une école privée d'Antibes. Après le collège et le lycée, toujours à Antibes, Grégoire passe son bac en 1959 avant de retourner à Genève pour y poursuivre des études de physique, puis de sciences politiques.

En 1960, il est étudiant; il ne vit plus chez ses parents. Il habite dans l'appartement genevois de sa grand-mère Alvina, avec son oncle Georges Oltramare, sa tante Olga et leur fille, sa cousine Catherine.

Il change d'identité: il est Grégoire de Donici en arrivant dans le Midi de la France, puis Grégoire Dunant en entrant au collège, puisqu'il a été adopté par le mari de sa mère. Et, un jour, il découvre la vérité.

En fouillant dans la chambre de sa mère un soir, il trouve une malle emplies de papiers de famille. À l'intérieur, une chemise anonyme dont l'épais carton a jauni avec le temps. Dans cette chemise une enveloppe. Dans cette enveloppe une note de deux pages sur un certain Casimir Oberfeld, deux photos, deux cartes postales, et un feuillet manuscrit: une reconnaissance de paternité rédigée en 1943 d'une belle

écriture élançée: « Je, soussigné Casimir Oberfeld, reconnais être le père de Grégoire de Donici. » À côté de cette reconnaissance de paternité, deux cartes postales signées « Casi » adressées à sa mère depuis Uzerche et deux photos: l'une représente sa mère et l'autre un homme dont il n'a jamais vu le visage. Deux clichés en noir et blanc pris à Auron, un village de montagne des Alpes-Maritimes, recouvert par la neige en 1942. Une scène de sports d'hiver. Sa mère y est belle, svelte et droite, élançée, debout sur ses skis, à l'arrêt. Elle a les mains posées sur ses bâtons. Il fait beau. Élisabeth est vêtue seulement d'un pantalon large et d'un pullover sombre. L'homme se tient droit, les skis aux pieds mais sans bâtons. Il semble jovial. Il a la tête couverte d'un béret. Il pose, les mains dans les poches, devant la boutique d'un marchand de journaux et d'articles de sport. Il porte lui aussi un pantalon large, une ceinture fine, un pull clair à col roulé et des mouffles claires de laine ornées de flocons stylisés. Il a la main droite dans la poche, le bras gauche ballant. En arrière-plan, on aperçoit le clocher d'une petite église du village nichée derrière son presbytère. On distingue le coq de la girouette. En découvrant ces deux clichés, Grégoire ressent le froid sec et coupant du paysage de montagne immortalisé par la photo. Il y a une complicité évidente entre cet homme et cette femme. L'homme de la photo ne peut qu'être l'auteur de la reconnaissance de paternité.

Grégoire attend quelques mois pour évoquer ces documents avec sa mère, qui séjourne l'été suivant



dans la villa de Paul Dunant, son mari, en France, à Biot, entre Mougins et Villeneuve-Loubet. Elle est seule, et fume dans le salon. Grégoire brandit la reconnaissance manuscrite de Casimir Oberfeld sous son nez. Il la lui tend, attendant d'elle une explication : mais avant même qu'il n'ait eu le temps de l'en dissuader, elle allume son briquet, pour enflammer le précieux talisman, la relique qu'il vient de découvrir, avec les deux cartes d'Uzerche, en déclarant d'une voix brisée : « La page est tournée ! » Et comme le ton monte entre eux, elle lui lance, en russe, criant de plus en plus fort : « Ça suffit ! »

La page? Tournée? Sa mère vient de détruire en la brûlant l'unique trace de sa filiation. Il réalise soudain qu'il a collectionné trois pères en dix-huit ans : Casimir Oberfeld, ce père biologique qui vient de surgir dans sa vie, Paul Dunant, ce père adoptif dont il croit qu'il est son père de toujours, et Georges Oltramare, son oncle, le mari de sa tante Olga, celui qui lui a appris à jouer aux échecs et qu'il considère presque parfois comme son père de cœur, tant ce dernier le chérit et lui donne le sentiment qu'il compte pour lui.

Grégoire est à la fois fâché et perturbé par le geste de sa mère. Paul, son père adoptif, ignorera tout de sa découverte jusqu'à sa mort, tout comme sa tante Olga. Ils n'ont jamais su qu'il savait. Et il va se taire pendant quarante-sept ans, jusqu'à la mort de Paul Dunant en 1973 et jusqu'à celle de sa mère en 2007.

Celle-ci avait finalement accepté de se confier à lui, de lui raconter les souvenirs de sa vie avec Casimir, l'histoire de leur relation amoureuse, la violence de leur séparation. Mais le sujet est toujours resté très sensible entre eux. Son père biologique, Casimir Oberfeld, n'a jamais cessé de hanter leurs mémoires.

En 2007, à la mort de sa mère, deux facteurs ont été déterminants : l'influence de sa compagne Myriam, qui a voulu l'aider à en savoir plus, et un infarctus qui lui a rappelé la fragilité de l'existence. Il y avait urgence. Il lui fallait éclaircir ses secrets de famille.

Il s'est alors transformé en détective, se lançant enfin dans une quête qui a réveillé bien des plaies jamais refermées. Il a reconstitué le passé de ses parents, tentant de rassembler avec patience les morceaux d'un grand puzzle. Il n'a perçu que très progressivement les contours de l'histoire qui commençait à apparaître au fil de sa quête. Sa compagne Myriam a exploré les archives du Web. C'est elle qui les a enrichies au fil des mois, car elles étaient au départ très lacunaires. Casimir Oberfeld était un grand oublié. Grégoire avait fouillé dans les archives d'Albert Willemetz, le parolier complice, puis il était entré en contact avec Jean Vermeil, musicologue et critique musical qui prétendait avoir beaucoup travaillé sur son père. Enfin, les archives d'Auschwitz avaient parlé. Grégoire était arrivé à reconstituer l'existence de son père retrouvé.